

12/11/2013

DEUX FRANCS-COMTOIS DANS L'ŒIL DU TYPHON

Sur place pendant le typhon, un cadre d'usine franc-comtois, passé à Nancy, aide les ouvriers philippins à se relever.



Paysage ravagé, là où un séisme avait déjà sévi trois semaines plus tôt... Photo DR



Pierre Le Moël n'était aux Philippines que depuis 15 jours, où il a pris ses nouvelles fonctions pour le compte de Delfingen, l'équipementier automobile franc-comtois. Ce même groupe pour lequel, il y a quelques mois encore, il dirigeait un réseau de crèches d'entreprises, dont celle de Maxéville.

À son arrivée comme nouveau responsable administratif financier pour la zone Asie, il sentait encore les répliques du séisme qui avait durement secoué l'archipel deux semaines plus tôt (plus de 144

morts). Mais à peine le Haut-Saônois (originaire de Lure) a-t-il eu le temps de découvrir le cadre de ses nouvelles responsabilités que, déjà, était déclenchée l'alerte rouge. Le typhon Haiyan, dont on connaît maintenant la force de destruction massive, était annoncé.

Alerte maximale sur Cebu City, la ville où a été ouverte l'usine de 200 personnes il y a une dizaine d'années. Une agglomération de 2 millions d'habitants, un des principaux centres d'activité économique du pays. « L'alerte est donnée le mardi », raconte notre témoin. « On monte une cellule de crise le mercredi et on invite tous les employés vivant dans de frêles maisons à venir s'abriter dans les locaux de l'usine, en dur. »

Partis vers la terra incognita

Une précaution salvatrice pour certains, mais beaucoup d'autres sont issus de villages où sont restés père, mère et parfois épouse. Et dont, le vendredi, après le passage du cataclysme, certains n'avaient plus de nouvelle.

« En fait, Cebu city s'est retrouvée à la périphérie du typhon, les vents n'ont atteint que 150 km/h. Il y a eu des dégâts importants, beaucoup d'habitations étaient couvertes de simples toits de tôle. Mais c'est au nord de l'île de Cebu que l'essentiel de la catastrophe s'est joué, à 60 km, là où les pointes ont atteint plus de 300 km/h. Et plus encore dans l'île voisine, à Leyte qui, en plus du vent, a subi le débordement des eaux... »

L'usine a tenu. Dès le lendemain l'activité y reprenait. Mais plusieurs ouvriers n'avaient plus aucune nouvelle de leurs familles qui résidaient, elles, dans l'œil du typhon. C'est alors que la fondation d'entreprise ayant pour vocation de fournir des aides à certains projets locaux (scolarisation, campagnes de vaccination) a pris tout son sens.

« Le problème immédiat, c'était l'absence d'infos avec les zones ravagées », poursuit Pierre Le Moël. « Plus d'électricité, plus de téléphone, plus de routes praticables. Certains de nos employés sont donc partis dès le samedi pour tenter de retrouver leurs proches sur place. »

Restait une chaise, une table...

Lundi soir, le groupe Delfingen n'avait toujours aucune nouvelle de six de ces hommes partis à l'aveuglette, parfois en groupe avec d'autres ouvriers du site industriel, en moto, et équipés par la boîte de téléphones pour tenter de garder un lien avec la terra incognita. D'où proviennent à présent des nouvelles apocalyptiques.

«Et dimanche, avec quelques autres cadres et certains de nos employés on a rejoint le Nord de Cebu.» Là où dix familles liées à l'usine ont vu leurs maisons complètement ou à moitié détruites. «Pour trois d'entre elles, les maisons avaient été littéralement soufflées. Restait parfois une chaise, une table... dans un paysage totalement ravagé. Sur le terrain, on a mis en œuvre quelques mesures d'urgence. A commencer par tendre des bâches sur les bâtiments qui tenaient encore debout, d'autant qu'une tempête tropicale est annoncée pour bientôt, la pluie va tomber à nouveau.» Au passage quelques provisions sont distribuées aux familles pour parer au plus pressé.

«L'urgence, c'est sûr, n'est pas la même entre Cebu et Leyte, du point de vue de la nourriture par exemple. En revanche, ce sont des zones où il faudra tout reconstruire.»

La fondation de l'entreprise ne se fait guère d'illusion. Ses moyens ne lui permettront pas de miracle. «Mais l'habitat faisant déjà partie de nos priorités, il va de soi qu'on prendra notre part à l'énorme effort à fournir.»

L'heure aujourd'hui toutefois est encore à l'urgence vitale.

Nancy. Gilbert Fournier est un plongeur professionnel hors normes. Ce natif de Tourmont, près de Poligny (Jura), troisième enfant d'une famille de dix et qui a aussi grandi à Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône) avant de s'installer sur Nancy, a un parcours peu banal. Il a consacré sa vie au monde marin, ce qui l'a conduit à croiser la route du commandant Cousteau ou encore de Jacques Mayol.

Installé depuis 28 ans aux Philippines, dans ce beau pays aux 7.700 îles, le plongeur de 75 ans confirme que la situation est « dramatique dans cette zone qui a été couverte par la trajectoire du typhon ». Demeurant à Manille, il rassure en expliquant : « Nous n'avons ressenti que très peu de vent et reçu seulement quelques gouttes de pluie. En fait, Manille s'est trouvée à la limite et à l'extérieur de la trajectoire destructrice de Haiyan ».

« Une partie du pays anéantie »

Pour autant, il déclare : « Connaissant cette région et les gens si sympathiques, si avenants qui y vivent, ces vues me donnent envie de pleurer. Je vis aux Philippines depuis 28 ans. J'ai vécu tant de catastrophes naturelles, tels que typhons, tremblements de terre, volcans, inondations et tant de nombreux drames maritimes, que je peux dire que ce peuple qui travaille, qui souffre et qui prie, trouve toujours la force pour surmonter toutes ces terribles épreuves ».

De Manille, Gilbert Fournier voit l'ampleur des dégâts et observe l'arrivée de l'aide internationale. « Oui, aujourd'hui c'est une importante partie de ce pays qui est anéantie. Et c'est bien que le gouvernement philippin et la communauté internationale en aient vite pris conscience et soient déjà en action pour leur venir en aide ».

Gilbert Fournier qui garde des contacts dans l'Est et notamment avec les membres du Cercle aquariophile de Nancy, dont il a fait partie et à qui il rend visite à chacune de ses venues en France, est convaincu que « les Philippines sauront faire face à cette catastrophe ».

Lysiane GANOUSSE A.P.